

Le débarquement américain à Oran, le 8 novembre 1942

vu par un Oranais de 16 ans

C'était une nuit comme les autres. La veille, comme tous les soirs nous écoutions "Radio Londres : Pom Pom Pom Pom. Les Français parlent aux Français". Maman toujours effrayée dans ces moments là, nous fit baisser le son de la T.S.F., méfiance oblige. Dans la lecture des messages personnels, l'un d'eux revint plusieurs fois : "Robert arrive, ici Londres je dis bien: Robert arrive".

La sirène nous réveille en sursaut, il est 2 heures du matin. Quelques minutes plus tard, nous étions tous descendus dans notre abri qui, en l'occurrence, était une arrière-pièce de l'épicerie LOZANO, juste en face de chez nous. Nous habitons au n° 7 de la rue de TENES et l'épicerie fait l'angle de la rue de Tenes et des escaliers 120, qui mènent en haut de la rue des Jardins, à peu près en face de la rue de l'acqueduc, rue très connue pour ses maisons d'accueil très particulier. Cette arrière-pièce n'avait pas d'éclairage et seule une petite fenêtre, avec des barreaux, donne à côté d'une vespasienne d'où émanent des odeurs d'urine qui rendent cette pièce invivable. De plus, nous étions très nombreux, assis à même le sol en terre battue.

Maman, qui avait l'habitude de ces alertes, préparait tous les soirs, avant de se mettre au lit, un cabas avec nos papiers d'identité, l'argent, quelques vivres, une bougie, des allumettes, etc... et c'est grâce à cela que nous pouvions nous éclairer à la bougie.

Papa travaillait à l'hôpital Militaire BAUDENS, au service du matériel et avait pour consigne de rejoindre son poste dans les meilleurs délais, en cas d'alerte.

D'habitude celles-ci ne duraient pas plus d'une heure. En général, elles étaient provoquées par un avion d'observation ennemi qui survolait la ville sans lâcher de bombes et disparaissait dans la nuit comme il était venu. Cette fois-ci l'affaire était tout autre car dès trois heures du matin, on entendit très nettement le grondement du canon ainsi que des tirs d'armes automatiques lourdes. En ce 8 novembre 1942, le temps était très doux ce qui n'empêchait pas ma mère de trembler tout en priant. D'autres femmes pleuraient à chaudes larmes, certaines criaient. Les bougies avaient fondu et nous étions dans l'obscurité car si nous possédions encore des lampes électriques, les piles manquaient, elles étaient réservées aux Services Publics.

Nous ne le dirons jamais assez, depuis juin 1940 la France nous avait pratiquement abandonnés, nous ne recevions presque rien de la métropole. Par exemple, plus de verres à boire, qu'à cela ne tienne une bouteille de 250 cl de limonade coupée au 3/4 en tenait lieu. chacun avait sa méthode, la mienne était de remplir la bouteille avec de la vieille huile de vidange jusqu'au niveau désiré, une grosse tige de fer, chauffée au rouge et trempée rapidement dans la bouteille, coupait celle-ci au niveau de l'huile; Il ne restait plus qu'à la frotter énergiquement sur une bordure de trottoir mouillée d'eau,

pour la polir. Et cela donnait des verres très présentables. Lorsqu'une ampoule électrique grillait, c'était une lumière de moins dans la maison, sans espoir d'y remédier.

Mais revenons dans notre cachot.

Le jour commence à poindre et une accalmie dans les tirs nous incite à mettre le nez dehors. La rue de Tenes est calme ce qui me donne de l'assurance, et, sans nous consulter, un garçon d'une quinzaine d'années et moi descendons la rue de SAIDA puis la rue Philippe pour nous retrouver place KLEBER. Face à la Préfecture, deux petits chars français sont en position, quelques curieux déambulent. Devant le magasin de cycles ARTERO quelque chose brille dans le caniveau, je m'approche et ramasse un paquet de cigarettes vide, je le regarde, ... une marque inconnue, je vois un chameau et je lis CAMEL. L'enveloppe en cellophane est humide et la rend brillante; quelques curieux s'approchent de moi pour voir ce que j'ai ramassé, un vieux bonhomme me l'arrache des mains pour mieux commenter ma trouvaille, "Ce sont des cigarettes américaines" dit il, "vous voyez, c'est écrit ici en bas - made in USA - cela veut dire fabriqué en USA, en Amérique"; un autre d'ajouter "Oui, oui USA cela veut dire Union Sud Américaine", le pauvre homme n'était pas un érudit. Avec beaucoup de mal je réussis, à récupérer mon bien pour vite aller montrer ma découverte à mes voisins de cachot. Avant de partir je jette un coup d'oeil vers le char le plus proche, un grincement insolite ayant attiré mon attention. Par la tourelle ouverte sort un long fusil modèle 86/93 de la guerre de 14/18, suivi du bras qui le tient puis d'un monsieur qui très péniblement arrive à s'extraire du char. Nous étions dimanche et ce monsieur était en costume civil et cravate avec un casque de 14/18 sur la tête et un bassard S.O.L (1). Son costume du dimanche était taché de graisse et d'huile moteur. J'imagine que le char devait baigner dans l'huile depuis 1940 et qu'il a été précipitamment remis en service cette nuit sans être nettoyé. Ce monsieur n'a pas l'air content du tout d'avoir âbimé son beau costume, il n'a pas tort quand on pense qu'il faut plusieurs centaines de points tickets vêtements pour l'achat d'un costume, une bonne vieille salopette aurait mieux fait l'affaire ce jour là.

Je remonte la rue Philippe avec mon copain et nous voilà devant chez moi. Maman est dans tous ses états et j'ai droit à une belle engueulade. Heureusement que la vue de mon paquet de CAMEL la calme un peu. Nous remontons dans l'appartement prendre l'ersatz de café habituel, composé d'un cinquième de café, 1/5 d'orge et 3/5 de noyaux de dattes concassés et torrifiés plus un brin de chicorée quand on en trouve.

Notre appartement, au deuxième étage, fait l'angle de la rue de Tenés et de la rue de Saïda ce qui fait que nous avons des fenêtres sur les deux rues, celle de la rue de Saïda a une vue directe sur le bureau de tabac "la civette" qui fait l'angle de la rue Philippe et de la rue de Turin, un coup d'oeil dans chaque rue; tout est calme. Maman



recomplète son cabas spécial alerte et décide d'attendre dans l'appartement. Nous commençons à peine à nous détendre quand des explosions et des coups de canon proches nous précipitent de nouveau dans la rue, direction notre cachot senteurs d'urine. Il devait être 9 heures, la canonnade dure une bonne heure puis le silence. Au bout d'une demie-heure d'accalmie je fais un clin d'oeil à mon ami et nous revoilà partis aux renseignements, place Kleber. Un des deux chars est parti, le deuxième tente vainement de démarrer jusqu'à ce que sa batterie soit à plat. Le même S.O.L. sort du char, plus maculé que jamais, les mains et la figure souillées de cambouis et donne des coups de pied de rage à ce char qui ne veut pas démarrer.

"Les voilà, les voilà, planquez-vous !" Ces cris nous font disparaître dans les couloirs des immeubles du Boulevard Malakoff. Avec mon copain nous nous retrouvons dans la quincaillerie du Capitaine Dupuy, en face de la Préfecture avec d'autres personnes. Ce sont les américains qui remontent la rue Charles Quint nous dit un petit bonhomme chauve qui vient de rentrer, mais ils n'ont pas l'air méchants. Je jette un coup d'oeil par la vitrine, la troupe arrivait au niveau du trolleybus devant la Préfecture et je vois qu'il s'agit de soldats débraillés, déchirés et certains, même, les vêtements brûlés, encadrés par des S.O.L. le fusil sur l'épaule; Il y en a une centaine environ.

Je sors en courant pour voir ça de plus près. Parmi les S.O.L. je reconnais un voisin à qui je demande ce qui se passe: les Américains ont tenté de débarquer dans le port, ils ont été repoussés et ont eu beaucoup de morts et de blessés. Ceux-ci sont prisonniers et nous les emmenons à la prison militaire du vieux château (à quelque cent mètres de la place des Quinconces). Les prisonniers sont sales et fatigués ce qui n'empêche pas l'un d'eux de nous lancer une tablette de chocolat vitaminé que je ne puis attraper, un gosse plus dégourdi l'ayant chopée au vol. Il y a de plus en plus de curieux dans la rue et nous regagnons notre cachot pour informer tout le monde. Un douanier martiniquais de l'immeuble voisin a réuni son entourage et nous conseille de nous rendre route du ravin Raz-El-Aïn, après l'Ecole Paul Doumer où des abris ont été aménagés sous la montagne. Un bref conciliabule et nous décidons d'y aller.

En passant place des Quinconces, des gens se joignent à nous, la consigne ayant circulé de bouche à oreille.

Arrivés à l'entrée des abris il y a des hésitations; l'aménagement est très rudimentaire, ce ne sont que des boyaux, d'environ 2 mètres de large sur 2.5 mètres de haut, creusés dans la terre sans le moindre étalement, quelques ampoules électriques éclairent parcimonieusement ces galeries qui forment un véritable labyrinthe.

Un responsable de la Défense Passive nous enguirlande: Le pire est à venir car les Américains qui croyaient à un débarquement facile avaient vu leurs premières troupes massacrées par les soldats français qui obéissent aux ordres stupides de Vichy leur demandant de résister par tous les moyens.

Dès lors, tout permet de croire qu'Oran sera bombardé. Ces quelques paroles plutôt pessimistes font que toute hésitation cessant, les galeries se remplissent. Il est midi et chacun s'installe par terre, de son mieux, pour avaler un léger casse-croûte. Nous avons trouvé une place à

l'intersection de 4 galeries ce qui nous permet d'avoir un peu plus d'air car celui-ci se fait rare dans le fond. Avec de nouveaux arrivés, les disputes commencent, tous veulent rester devant, personne ne veut aller au fond. Les enfants courent dans tous les sens consommant beaucoup d'oxygène et il faudra leur dire de se tenir tranquille. De temps en temps, des nouvelles nous parviennent: le port est entièrement détruit par les bombes ainsi que la Préfecture et les maisons qui l'entourent; la mienne est à 50 m de la Préfecture. En visant le Port, Gambetta a été bombardé. La caserne d'Eckmuhl est en feu. Vers 16 heures ma petite soeur Gisèle, qui a dix ans, se plaint de la tête, maman décide avec d'autres femmes de sortir respirer un peu d'air pur, plusieurs personnes nous imitent. Dehors tout à l'air normal et les gens commencent à refluer vers la place Kleber.

En passant devant une maison située dans les jardins du ravin Raz-El-Aïn, une femme appelle maman, elle nous offre de rentrer chez elle nous mettre à l'abri et nous sert un goûter fort apprécié de nous trois, ma soeur n'a plus mal à la tête, l'air pur lui a fait du bien.

En revenant à la maison nous avons constaté avec joie que la Préfecture était intacte, les maisons de même.

Mon camarade Soriano, le marchand de glaces, vient me chercher pour aller aux nouvelles, maman fait son possible pour nous retenir, mais en vain. Nous reprenons la route du ravin Raz-El-Aïn, il y a beaucoup de monde autour des abris; une polémique s'est installée autour du choix de ces abris. En effet, ils se trouvent juste au-dessous de la poudrière de la Marine Nationale.

Nous poursuivons par la montée de la rue Chollet et arrivons à Eckmuhl. face au stade du tir au pistolet avenue d'Oujda. Au terminus, nous sommes arrêtés par des militaires français qui ont fait une barricade avec les pavés retirés de la chaussée " Défense d'aller plus loin ". Bien entendu le quartier et la caserne d'Eckmuhl sont intacts. Autour des militaires il y a pas mal de monde et des discussions s'animent.

Lorsque je dis avoir vu des Américains Boulevard Malakoff personne ne me croit. On se moque de moi "Les américains! Comment des Américains auraient-ils pu arriver jusqu'à Oran? L'Amérique c'est très loin, mon petit, et de toute façon, ils ont été battus par les Japonais à Pearl Harbor (dixit la propagande Vichyste dont nous abreuve la radio).

Tant pis pour vous... Nous descendons l'avenue d'Oujda, passons devant le cinéma REX rue de TLEMEN et débouchons sur la place d'Armes au centre ville.

Beaucoup de monde dans la rue; la rue des Juifs est en ébullition. Cette rue des Juifs si bien contée par mon ami Mario Franceschi (2).

Chacun raconte son histoire. Là, je trouve mon camarade d'école, Azoulay, qui a été la 1^{ère} victime du terrorisme algérien quelques années plus tard alors qu'il était taximan et stationnait devant le cercle militaire. Il me raconte qu'un garde-champêtre de Saint-Cloud qui, ayant assisté au débarquement d'une unité américaine dans le petit port d'Arzew où il se trouvait, a pris son vélo et d'une seule traite a rejoint Saint-Cloud pour y raconter ce qu'il avait vu. Dès qu'il a parlé des américains, on l'a tout de suite pris pour un fou, d'autant plus qu'il était épuisé mais excité aussi, et que sa fatigue ne lui permettait pas de s'exprimer clairement. Comme il devenait

fou furieux, l'adjoint au maire de Saint-Cloud fit servir une tournée d'anisette et tout rentra dans l'ordre. Une canonnade nous surprend dans les escaliers de la rue de Tenes au moment où nous passons devant le bain maure. Nous nous y réfugions après avoir vu un avion survolant la ville, encadré par les obus de la D.C.A. sans être touché. Il fait un tour au dessus de Santa-Cruz et disparaît vers le large, en mer. Je devine maman très inquiète de ne pas m'avoir à ses côtés et, sans réfléchir, je fonce en courant à toutes jambes jusqu'à la maison. Maman est devant la porte et ne consent à se mettre à l'abri que lorsqu'elle me voit. Le canon gronde de plus belle et nous nous engouffrons dans notre cachot qui est déjà comble.

Les gens se serrent pour nous faire une place, nous sommes tous debout et tout de suite, maman, qui a le nez très fin, décèle un parfum nouveau venant s'ajouter à celui de l'urine. Elle en fait la remarque à haute voix et une petite vieille, qui n'était pas loin de nous, dit en pleurant "me hé cagao" (j'ai fait caca dans ma culotte). Après quelques rires, les femmes consolent la grand-mère et madame Lozano, l'épicière, l'emmène dans son appartement pour un brin de toilette.

La nuit était tombée, depuis longtemps, quand nous avons regagné notre domicile. Le calme était revenu, malgré quelques tirs sporadiques du côté du port. La ville était dans l'obscurité la plus complète et la fatigue aidant se mettre au lit était la meilleure des solutions. Après une nuit agitée, réveillés par des tirs de D.C.A. nous voyons les balles traceuses traverser le ciel, telles des étoiles filantes, dans tous les sens, sans savoir d'où elles partaient ni où elles allaient. Le soleil se leva et nous aussi. Maman commençait à s'inquiéter de l'absence de mon père et je décidais d'aller le voir à l'hôpital Baudens; le trajet est court, pas plus de 200 mètres. Place Kleber je vois un cortège d'ambulances DODGE américaines avec, sur chaque marchepied, un militaire armé d'une mitrailleuse. Elles viennent du port et prennent le Boulevard Oudinot et la rue Larrey vers l'hôpital militaire. Je les suis et, arrivé devant l'hôpital, la sentinelle ne me laisse pas rentrer. Je me présente au sergent de garde qui me fait conduire auprès de mon père... Une grande agitation règne dans les couloirs et nous avons du mal à le trouver. Il est en discussion (par gestes) avec un américain au sujet de brancards. "Dis à maman que tout va bien et que je n'ai besoin de rien". "Très bien au revoir papa !".

En passant devant chez Soriano, le marchand de glaces, je l'aperçois dans son petit kiosque, je discute avec lui de la situation, tout en regardant du côté du bureau de tabac de madame Hernandez. Je vois mon camarade Jojo (Ortega Joseph) déboucher de la rue d'Alger où ses parents tiennent une épicerie débit de vin. Il nous a tout de suite repérés et s'avance vers nous. Je repars avec lui et nous décidons de descendre au port pour voir les dégâts, mais, auparavant, il me faut tranquilliser maman, ce que je fais. Rue Charles Quint, des policiers nous interdisent de continuer sur le port et nous conseillent vivement de retourner chez nous. Nous remontons le petit escalier qui donne place de la République et prenons la rue d'Orléans. Nous pouvons la descendre jusqu'à la place Nemours, où il y a un nouveau barrage tenu par la marine nationale. Juste avant la place Emerat, il y

a sur la droite une ruelle en pente qui rejoint le bas de la rue Charles Quint. Par cette ruelle un obus, tiré par un bateau au large, est venu toucher une maison de la rue d'Orléans; Au 2^{ème} étage il y a un grand trou dans le mur mais l'obus, qui n'a pas explosé, est retombé par terre dans la salle à manger après avoir traversé la chambre à coucher où dormaient deux personnes.

Ce sont les seuls dégâts que j'ai pu observer dans le quartier, hormis le port qui nous était interdit. Nous rebroussons chemin par la rue d'Orléans jusqu'à la place de la République. De là, nous découvrons le port envahi, par la fumée d'un bateau (américain?) qui flambe et semble s'être retourné sur lui même. Plus tard, j'ai compris que les américains que j'ai vu conduire en prison venaient de ce bateau. C'était un aviso qui rentrait sans méfiance, pour accoster pas loin de l'Amirauté quand un contre-torpilleur français l'a canonné presque à bout portant. Le reste de la journée est assez calme, la ronde des ambulances continue entre le port et l'hôpital tard dans la nuit. Le lendemain, mardi 10 novembre, l'ordre de cessez le feu total a été donné par l'Amiral Darlan pour que prennent fin ces combats absurdes et qui, nous le saurons plus tard, ont coûté à la France 3.000 hommes, tués, blessés et disparus, 21 navires de guerre, 135 avions sur les 170 que nous possédions. Les pertes des anglo-américains étant sensiblement les mêmes.

Le mardi après-midi, un escadron de voitures blindées autochenilles descend la rue Philippe, les mitrailleuses sont pointées vers les fenêtres, les soldats sont tendus. En effet, d'une fenêtre, en face du Cercle Militaire, on a tiré sur eux. La riposte ne s'est pas fait attendre, la façade a été criblée de balles de mitrailleuses lourdes et même un obus de canon a démolé tout un pan de mur. Une unité d'Infanterie occupait entièrement la place d'Armes. Par la suite, la place d'Armes était réservée à la cérémonie de descente des couleurs, tous les jours au coucher du soleil. Un jour par l'armée U S, le lendemain par l'armée Britannique et puis, par l'armée Française. Très nombreux étaient les Oranais qui assistaient à ces cérémonies. Pour ma part, j'y étais tous les soirs. L'Amiral Darlan a été assassiné à Alger le 24 décembre 1942 à 14 h 30 par un étudiant de 20 ans, Fernand Bonnier De La Chapelle qui a été arrêté, jugé, condamné en quelques heures par un tribunal militaire français, siégeant la nuit à huis clos. Il a été exécuté le lendemain matin à l'aube (3).

Jean INESTA

(1) S.O.L. Service d'Ordre Légionnaire. Membres de la Légion Française des anciens Combattants. En algérie leur rôle a été très minime.

(2) La rue des juifs de Mario franceschi, 40, rue Alexandre Dumas, 91600 Savigny-sur-Orge.

(3) Ceux qui souhaitent avoir plus de détails sur cet assassinat peuvent se procurer l'excellent livre de Jean-Bernard d'Astier de la Vigerie " Qui a tué Darlan? " aux Éditions l'Atlantrophe.